

ERNEST HAYCOX

Les Fugitifs
de l'Alder Gulch

roman traduit de l'américain
par Jean Esch

Postface de Bertrand Tavernier

ACTES SUD

ÉVASION

Quelques instants plus tôt, c'était un homme calme, qui analysait ses chances de s'échapper et prenait conscience de tous les risques, mais un vent nocturne souffla au-dessus du fleuve, avec ses odeurs de terre noire réchauffée par la pluie d'été, le parfum résineux des sapins et le relent âcre des feux de forêt, et quand ces senteurs nauséabondes lui parvinrent, il comprit immédiatement que la prudence n'était plus de mise. Il appartenait à cette terre et cette terre l'appelait. Avant minuit, il sauterait par-dessus bord, sans se soucier désormais de savoir si c'était en homme vivant ou en homme mort. Debout sur le pont avant, il posa la main sur une barre de cabestan et l'excitation l'envahit de la tête aux pieds, la sueur lui picota le visage comme des piqûres d'orties.

Le bosco formait une ombre noire trapue près du râtelier des cabillots. Il lança :

— Pierce, descends de là-haut!

Le *Panama Chief*, un navire grée en carré, se balançait lentement à l'ancre au milieu du fleuve, le beaupré pointait vers la lueur marbrée des lumières des quais de Portland, à moins de cent mètres de là. Une rue unique s'étirait devant la toile de fond irrégulière des constructions, derrière laquelle le mastodonte sombre de la ville plongeait dans la masse noire des sapins qui se dressaient vers des collines à l'arrière-plan. Tous les bruits flottaient au-dessus de l'eau, amplifiés : le claquement du fouet d'un conducteur d'attelage, le raclement des pieds sur les planches des trottoirs, les réjouissances d'un saloon tout proche.

— Descends, répéta le bosco.

La cloche du bateau émit cinq tintements brefs. Le visage du quart de lune faiblit derrière un banc de nuages et la nuit s'assombrit aussitôt, si bien que la surface du fleuve devint une étendue d'huile mouvante et floue dans laquelle un homme pouvait rapidement plonger et rapidement disparaître. Pierce se baissa pour délayer ses chaussures. Il les ôta discrètement, avec ses pieds, se dirigea vers l'extrémité du pont et descendit l'échelle.

Il passa devant le bosco, devant la cambuse, et s'arrêta près des haubans du grand mât. M. Sitgreaves, le second, se tenait devant le bastingage de tribord, et Canrinus, l'officier en second, occupait le même poste de sentinelle à bâbord. Le capitaine se trouvait au-dessus d'eux sur le pont arrière ; son cigare se consumait ardemment dans l'obscurité.

— Monsieur Sitgreaves, venez ici ! s'écria-t-il.

Il y avait deux Sitgreaves sur ce bateau, le second et son frère, le capitaine.

Le second abandonna son poste et gravit l'échelle du pont arrière en traînant les pieds. Rassemblés sur le panneau d'écouille au milieu du navire, les autres membres d'équipage attendaient, silencieux et maussades, une accalmie ; ils détestaient ce bateau, son commandant et ses officiers.

Le capitaine déclara, de sa voix vigoureuse et ferme :

— Monsieur Sitgreaves, si un homme tente de sauter par-dessus bord, abattez-le. Cet équipage s'est engagé pour aller de San Francisco à Canton, et retour. Je n'ai pas envie de perdre des hommes.

Le capitaine craignait de perdre ses hommes, et ce n'était pas étonnant. À l'exception des deux seconds et du bosco, tous avaient été drogués à leur insu et embarqués de force à San Francisco. Pierce se souvenait du type affable à côté de lui au saloon *Bella Union*. Le type affable lui avait offert un verre et Pierce était mort debout, pour ressusciter à bord du *Panama Chief*, au large.

— Sale brute, murmura une voix provenant du panneau d'écouille.

Le capitaine s'avança jusqu'en haut de l'échelle, regarda en bas et gratifia l'équipage de son petit rire bref et sec.

— Vous aimeriez que je descende, sans aucun doute, pour déclencher un désordre grâce auquel vous pourriez vous enfuir.

Je ne vous ferai pas ce plaisir avant qu'on soit en pleine mer. Et là, ma parole, je vous en donnerai, du désordre.

Sur le panneau d'écouille, des hommes murmurèrent quelques paroles amères. Le second, M. Sitgreaves, descendit l'échelle bruyamment et alla reprendre sa place devant le bastingage de tribord. L'officier en second n'avait pas bougé de bâbord, le bosco restait dans l'ombre du mât de misaine. Tous ces hommes étaient armés et il y avait six mois de traversée jusqu'à Canton et retour. À ce moment-là, l'année 1863 serait terminée. Le *Panama Chief* ne valait pas mieux que la prison des Confédérés à Richmond, dont Pierce avait conservé des souvenirs indescriptibles.

Il referma les doigts autour du bastingage et son corps, long et grêle dans le noir, se cambra jusqu'à ce que tout son poids repose sur l'avant de ses pieds. M. Sitgreaves le vit et dit, avec douceur :

— À ta place, je ne ferais pas ça.

Les hommes rassemblés sur le panneau d'écouille s'agitèrent et se levèrent. Conduits de force à bord de ce bateau, affamés et le corps meurtri par la discipline de fer, ils flairaient l'odeur pure et sauvage de la liberté et soudain, voilà qu'ils se déplaçaient tous sur le pont, à pas feutrés. Le capitaine lança d'une voix cassante :

— Qui est cet homme près du bastingage, monsieur Sitgreaves?

Le second répondit :

— Pierce, capitaine.

— Abattez-le, monsieur Sitgreaves.

Le second s'avança, ses bottes raclaient le pont. Pierce laissa son bras retomber vers la tête ronde d'un cabillot, il l'arracha du râtelier et fit un bond sur le côté. Un bruit dans son dos l'avertit que le bosco marchait vers lui pour le frapper, et un membre d'équipage s'écria :

— Attention derrière!

Le capitaine rugit :

— Morbleu, vous ne savez donc pas qui est maître à bord?

Et il descendit l'échelle en quelques sauts.

Pierce recula jusqu'au panneau d'écouille, évitant ainsi le second et le bosco, qui se rejoignirent, côte à côte, et marchèrent lentement vers lui. L'équipage glissa en direction de Pierce, formant un bouclier. Confrontés à cette résistance inattendue, le second et le bosco s'arrêtèrent.

Le capitaine dit :

— Je vais vous montrer comment on gère une mutinerie, monsieur Sitgreaves.

Et il avança, déterminé et sombre dans la nuit.

Un homme grogna :

— Tu es mort, Pierce!

Pierce battit en retraite devant le bosco et le second, vers le bastingage de bâbord. Le capitaine pivota pour lui bloquer le passage.

— Tu es un marin récalcitrant. Je vais te faire hurler comme un chien.

Tous les trois, le capitaine, le second et le bosco, l'acculaient contre le mur de la cambuse. Pierce se retourna et contourna la cambuse en courant, jusqu'à tribord, et il atteignit les étais du grand mât. Il avait réussi à semer le second et le bosco, mais le capitaine l'avait devancé : il se dressait devant lui et ricanait dans sa barbe. Pierce le vit sortir un pistolet de sa poche et lever le canon pour viser, pendant que les pas du second et du bosco résonnaient derrière lui. Pierce, qui ne s'était pas totalement arrêté, pivota sur le côté. Il reçut le souffle de l'explosion en plein visage et sentit une douleur violente dans les tympons. D'un large geste, il abat-tit le cabillot sur la tête du capitaine. Dans l'instant qui suivit, il plongea autant qu'il trébucha par-dessus le bastingage, accompagné d'un second coup de feu tiré par une autre arme. Il entendit l'écho sous l'eau.

Il resta sous la surface et dériva avec le courant jusqu'à ce que son cœur se mette à cogner contre ses côtes, alors il remonta à l'air libre et vit passer la masse sombre et imposante du navire. L'eau réchauffée par les pluies de printemps charriait le limon de cent vallées et collines lointaines. Il entendit M. Sitgreaves qui s'écriait :

— Mettez la chaloupe à l'eau!

— Là-bas, je vois sa tête!

Une balle frappa la surface, tout près de Pierce, l'obligeant à replonger. Il nagea la brasse jusqu'à ce qu'il pense avoir distancé le navire, puis il remonta. La poupe du *Panama Chief* n'était plus qu'une silhouette floue en amont du fleuve. M. Sitgreaves lançait ses ordres d'un ton très froid et très neutre, et les poulies des bossoirs grinçaient. Il entendit la coque de la chaloupe heurter la surface de l'eau.

— Lâchez, dit M. Sitgreaves, d'une voix plus lointaine.

Cet homme, se souvint Pierce, était le frère du capitaine.

Le courant l'emportait vers l'aval. Quelque part sur le fleuve, une autre barque naviguait et une lanterne dansait près de la surface. Pierce bifurqua vers la rive, en luttant contre le poids de ses vêtements qui le tiraient vers le fond. Il crawlait en mettant toutes ses forces dans ses longs bras, et pendant qu'il nageait, un très étrange souvenir lui revint : il se revit traversant un petit cours d'eau de Virginie, deux ans plus tôt, sous le feu des tireurs d'élite confédérés. Autour de lui, la rivière était devenue rouge.

M. Sitgreaves l'avait perdu. Un tel silence régnait à bord du navire que Pierce l'entendit qui disait, sur le ton de la conversation :

— Arrêtez, pendant que j'écoute.

Les pilotis d'un quai se dressaient devant lui. Il fut enveloppé par l'odeur étouffante des eaux usées quand il le dépassa et posa les pieds sur un sol meuble. Une voix s'éleva sur le quai, en direction du navire :

— Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

Face à un talus qui s'affaissait, Pierce plongea dans la vase en retenant son souffle. La réponse du second survola la surface du fleuve.

— Un homme a sauté par-dessus bord. Où est votre police ?

Pierce avala une gorgée d'eau boueuse et la recracha. Ayant atteint la rive, il l'escalada pour se retrouver au bout d'une rue à l'entrée de la ville. Des étables et des granges lui faisaient face. Le quai se trouvait sur sa gauche, dans la direction où semblait s'étendre la principale partie de Portland. Un chariot passa ; deux hommes bavardaient sur le siège.

Il n'entendait plus les ordres de M. Sitgreaves et le gardien sur le quai ne posait plus de questions. Mais alors qu'il était allongé au bord du fleuve, tandis que ses vêtements dégoulaient, il s'aperçut que cet endroit n'était pas plus sûr que ne l'avait été le bateau. Sitgreaves alerterait la police et ils fouilleraient toute la ville. Ce qu'il lui fallait, c'étaient des vêtements secs, un repas, et un moyen rapide de quitter Portland.

Il s'éloigna de la rive, dépassa le quai et zigzagua entre des empilements de bois de charpente ; il traversa une rue tapissée de boue, totalement obscure et déserte, emprunta une ruelle à peine plus

large qu'un chariot et déboucha sur une petite place triangulaire. De l'autre côté, un saloon projetait de la lumière par toutes ses fenêtres, et au-delà, apparemment, s'étendait la partie principale de la ville, collée au fleuve, avec ses commerces ouverts malgré l'heure tardive. Dans cette rue, des chariots de marchandises circulaient de manière ininterrompue. Le saloon s'appelait Oro Fino.

Pierce sortit de la ruelle et traversa la petite place en direction des lumières flamboyantes du saloon. Un convoi de chariots sortit au ralenti de l'obscurité et passa entre lui et l'établissement ; quelque part un bateau de transport fluvial fit retentir son sifflet. Arrêté à l'extrémité de la place pour laisser passer le convoi de marchandises, Pierce observa un homme à cheval qui venait de s'arrêter devant la file de chariots. Il portait des bottes montantes et des vêtements de toile rêche, ainsi qu'une barbe hirsute ; sa saleté et son odeur trahissaient le chercheur d'or.

Pierce demanda :

— Où est-ce qu'on trouve de l'or par ici ?

L'homme prit le temps de l'observer.

— En amont du fleuve. Tout là-haut. Dans l'Idaho.

— J'arrive des gisements de Californie.

— Paraît qu'ils sont épuisés. Tu m'as l'air trempé. Un verre te ferait du bien.

— Je suis un peu intimidé par le monde.

Pierce avait bien jugé cet homme. Son esprit rebelle s'éveilla aussitôt et le poussa à dire :

— Reste ici, je vais te chercher un verre.

Le convoi de chariots était reparti. L'orpailleur traversa la boue et mit pied à terre devant l'Oro Fino. Il poussa les portes battantes d'un coup d'épaule.

Il semblait exister une ligne de partage bien nette dans cette ville. Devant lui, les lumières brillaient et la chaleur se répandait, malgré l'heure, alors que derrière lui, dans la partie plus calme de Portland, les citoyens sérieux et respectables dormaient du sommeil du juste. À cet instant, Pierce entendit un cri bref et en se retournant, il découvrit Sitgreaves qui le montrait du doigt. Derrière lui se trouvaient le bosco et deux hommes qui appartenaient très certainement à la police.

— C'est lui ! déclara Sitgreaves.

Pierce traversa la place en sens inverse, vers l'entrée de la ruelle. Une bande d'obscurité totale s'étendait sur toute la longueur du pâté de maisons. Alors qu'il courait dans la boue, il entendit les éclats de voix et un ordre émanant d'un des policiers :

— Arrêtez-vous ou je tire!

La ruelle s'ouvrait au milieu du pâté de maisons et se divisait en une série de passages entre les bâtisses. Sans ralentir, Pierce s'engouffra dans l'un d'eux, pour se retrouver dans une rue toute noire, à l'exception d'une maison d'angle dont l'éclairage faisait scintiller les flaques d'humidité dans la boue. Il se colla aux façades, tandis que continuait à retentir derrière lui le vacarme des hommes lancés à sa poursuite. Il traversa la chaussée boueuse, franchit le faisceau lumineux de la maison d'angle et tourna dans une autre rue. Là, il entendit une voix de femme s'écrier :

— Attendez!

Il se figea et se retourna à moitié, face au côté sombre de la maison. La femme n'était qu'une ombre devant le mur et il ne vit que le mouvement de ses épaules dans l'obscurité.

— Non, dit-il avec impatience. Non. Je suis désolé.

Elle se rapprocha.

— Je vous ai entraperçu quand vous êtes passé dans la lumière. Vous êtes mouillé.

Elle posa la main sur la poitrine de Pierce, puis la retira. Dans la rue voisine, la voix de Sitgreaves, d'une tranquillité absolue, se fit entendre très distinctement :

— Il est parti par là.

La femme murmura :

— Suivez-moi.

Elle le précéda, en courant d'un pas léger, obligeant Pierce à allonger sa foulée pour ne pas être distancé. Un demi-pâté de maisons plus loin, elle se précipita derrière un bâtiment et s'arrêta pour lui prendre la main.

— Attention où vous posez les pieds, dit-elle et elle l'entraîna.

Quelque part au milieu de cette obscurité totale, elle s'arrêta de nouveau, ouvrit une porte et poussa Pierce dans une pièce éclairée. Elle entra derrière lui et ferma la porte.

C'était une pièce nue et fatiguée, sans charme, avec un poêle au milieu, un comptoir dans un coin, une pendule au mur et une

femme imposante, bâtie comme un homme, assise dans un rocking-chair, impassible. Elle avait des cheveux gris acier, un corps gigantesque et des yeux dans lesquels ne transparaissait aucune compassion alors qu'elle regardait Pierce et lisait son histoire.

— Vous avez sauté d'un bateau, hein? dit-elle.

Elle reporta son attention sur l'autre femme et son expression se modifia, comme si elle voyait une chose qu'elle ne comprenait pas.

— Qu'est-ce que vous fichez dans cette partie de la ville, mademoiselle Castle?

Pierce se retourna pour voir cette Mlle Castle et il tomba en plein sur deux yeux gris-vert. Elle avait des cheveux noirs, couverts de ce genre de châle que les femmes attrapaient parfois au dernier moment, en guise de chapeau et de cape. Posé comme une capuche sur sa tête, il tombait sur des épaules droites et une belle poitrine rebondie. La nuit avait coloré ses joues et son regard pénétrant le scrutait. Pour une femme ordinaire, elle était joliment vêtue d'une robe bordeaux qui montait jusqu'à la gorge. Un camée pendait autour de son cou, au bout d'une chaînette en or.

La grosse femme assise dans le rocking-chair dit :

— Les dames ne viennent jamais ici. Qui sont ces hommes de votre entourage qui vous laissent jouer les idiotes élégantes? Si quelqu'un vous voyait ici, vous seriez compromise.

Mlle Castle haussa les épaules.

— Vous avez deux fugitifs au lieu d'un seul, *madame** Bessie.

— Comment une dame telle que vous peut-elle connaître mon nom? demanda Mme Bessie, clairement mécontente.

— Grâce aux hommes de mon entourage, évidemment. À Portland, on parle de vous dans tous les dîners.

— On parle de ça dans les beaux quartiers? Devant des femmes?

Elle se leva du fauteuil, prit une lampe sur le comptoir, régla la mèche et l'alluma. Quand elle fit face à Pierce, celui-ci constata qu'elle était à la fois plus grande et plus lourde que lui; c'était une créature extraordinaire, dotée d'une mâchoire carrée et d'une légère moustache.

* En français dans le texte.

— Vos hommes ne devraient pas parler de ce genre de choses sous leur toit.

Elle les précéda dans un couloir étroit, à peine plus large que ses épaules, et ouvrit brutalement la porte d'une autre pièce. Elle posa la lampe sur une commode à plateau de marbre, ressortit et regarda de nouveau Mlle Castle avec un ressentiment visible.

— Je ne comprends pas, et je ne devrais pas permettre une telle chose. Vous êtes idiot de vouloir être ce que vous ne devriez pas être. Généralement, c'est l'argent ou un homme qui change une femme.

— Nous ne passerons pas toute la nuit ici, dit la jeune femme.

— Ça ne change rien, répondit Mme Bessie. Vous êtes compromise maintenant. Mais je suppose que tomber de haut ou tomber de plus bas, c'est pareil.

Ayant ignoré Pierce jusqu'à présent, elle se tourna vers lui.

— Pas un bruit si vous entendez du raffut dehors. Enlevez ces vêtements, je vais vous en trouver des secs. Tous ces gars qui sautent des bateaux atterrissent ici, trempés jusqu'aux os. Vous aurez les affaires du précédent. Et le prochain aura les vôtres. Je vais vous demander quatre dollars maintenant.

— Deux, dit Pierce, c'est tout ce que j'ai.

— Vous croyez que je fais ça pour le plaisir ? rétorqua Mme Bessie, sèchement. Vous pouvez repartir tout de suite. Je refuse de me faire avoir.

— C'est bon, dit la jeune femme.

Elle sortit de quelque part un petit porte-monnaie et déposa une pièce d'or de cinq dollars dans la paume tendue de Mme Bessie. Celle-ci lui jeta un regard chargé de mépris.

— Partir avec lui, c'est déjà une erreur. Payer son voyage, c'est pire. Il se servira de vous et vous laissera tomber ensuite. Vous ne savez donc pas qu'on ne peut pas acheter un homme très longtemps ?

Elle referma la porte derrière elle, sèchement ; on entendit son corps lourd s'éloigner dans le couloir.

— Des fugitifs ne peuvent pas être trop difficiles, murmura la fille.

— Ne dépensez pas votre argent pour moi, dit Pierce. Je n'ai aucun moyen de vous rembourser.

— Peut-être qu'une occasion se présentera. Comment vous appelez-vous ?

— Jeff Pierce.

— Diana Castle. Vous avez été embarqué malgré vous à San Francisco, j'imagine, et vous vous êtes enfui cette nuit.

— C'est exact. Comment vous le savez ?

— J'ai vu le *Panama Chief* jeter l'ancre au milieu du fleuve. Quand un navire n'accoste pas, ça veut dire qu'il transporte un équipage réquisitionné de force, généralement. Des hommes s'échappent très souvent de ces bateaux. Pour nous, c'est une histoire connue. Vous pouvez vous cacher ici jusqu'à ce que votre bateau lève l'ancre, et partir ensuite à l'étranger en homme libre. Les autorités locales ne se donnent pas la peine d'arrêter des marins pour les remettre à des capitaines brutaux.

— Pour une dame du monde, vous connaissez bien les duretés de la vie.

— Je vous ai dit que j'étais une fugitive moi aussi, non ?

Elle leva la main pour le faire taire car des hommes venaient d'entrer dans le bureau de Mme Bessie et un échange peu courtois leur parvenait. Pierce regarda attentivement autour de lui ; il avisa une fenêtre et s'en approcha. Il souleva la vitre et glissa la tête et les épaules par l'ouverture. Une ruelle aussi noire qu'un tunnel passait derrière la maison. Il rentra la tête, mais laissa la fenêtre ouverte. Pendant ce temps, dans le bureau, une dispute faisait rage. Mme Bessie maniait sa voix à la manière d'une matraque.

— S'ils avancent dans le couloir, murmura Pierce, on sort par là.

C'était l'absence de nervosité de cette jeune femme qui le surprenait le plus. Comme l'avait dit Mme Bessie, elle venait des beaux quartiers, et elle n'avait rien à faire ici. Cette pension était destinée à l'autre catégorie de femmes. Car il n'existait que deux catégories. Voilà ce qui perturbait le jugement de Pierce et provoquait son agacement face à un tel calme, comme Mme Bessie avant lui. Ou bien elle était trop ignorante des réalités de cette vie trouble pour éprouver de la honte, ou bien c'était une femme engagée sur la mauvaise pente. Impossible à dire. C'était une fille robuste, bien faite, avec des lèvres rouges charnues, contrôlées avec fermeté, et une lueur froide dans les yeux. Elle était réservée,

mais il devinait qu'il y avait en elle une gaieté qu'elle lui cachait délibérément. À sa main gauche, un diamant projetait une tache blanche flamboyante.

Les échos de la dispute moururent et les hommes lancés aux trousses de Pierce semblèrent s'en aller. La fille dit, comme si elle livrait une pensée vagabonde :

— Madame est scandalisée par ma conduite. J'ai remarqué que les femmes de son espèce avaient toujours un sens très prononcé des convenances. Pour quelle raison ?

— Elle sait ce qui est bien et mal.

— Qu'est-ce qui est bien et mal ? Vous le savez ?

Elle lui adressa un regard cinglant, puis secoua la tête.

— Vous me désapprouvez, murmura-t-elle et elle haussa les épaules. Je crains que ça ne vous serve à rien.

Mme Bessie entra dans la pièce. Elle referma la porte et y adossa sa formidable carrure.

— Ils sont partis, annonça-t-elle. Fichez le camp d'ici maintenant.

— Et les vêtements de rechange ? demanda Pierce.

— Non. Je ne veux pas m'attirer des ennuis.

Elle croisa ses bras épais sur sa poitrine et une pensée, grise et sournoise, apparut dans ses yeux. Elle se tourna vers Diana Castle.

— Vous payez pour les ennuis causés par cet homme, hein ? Ça vous coûtera juste cent dollars pour que je la boucle. Je peux encore rappeler la police.

Diana Castle demanda :

— Que s'est-il passé ?

— Cet homme, répondit Mme Bessie en désignant Pierce d'un mouvement de tête, a tué le capitaine dans la bagarre.